

Anne Charles Phillippe de Tubières de
Grimoard de Festels de Levis, comte

CONTES de Caylus

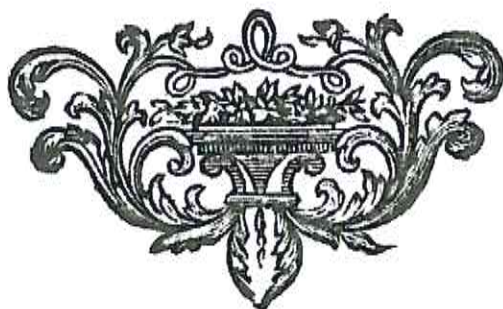
ORIENTAUX;

TIRÉS

des Manuscrits de la Bibliothèque
du Roy de France.

Ornés de Figures en Taille-douce.

TOME SECOND.



A LA HAYE.

M. DCC. XLIII.

ORIENTAUX. 289

meil. Je te dirai cependant que c'est un grand bonheur que Badanazer ait eu une sœur, & que la Princesse couroit risque de demeurer fille, si elle n'eût épousé qu'un homme insensible à la tentation. Je doute même qu'un amant si fort maître de lui eût jamais fait un bon mari.

Hudjiadge ayant fait signe à Moradbak de se retirer, & donné ordre de revenir le lendemain, elle lui obéit, & lui conta l'Histoire suivante.

HISTOIRE

du Porte-Faix.

IL y avoit à Bagdad un Lapidaire, nommé Abdullah Dgerberi, qui n'avoit qu'un fils, auquel il donna la meilleure édu-

II. Partie.

B b

ca-

cation qu'il lui fut possible. Lors-
qu'il sentit que l'Ange de la mort
s'approchoit de lui , il fit venir ce
cher fils , ce fils l'unique objet
de tous ses sentimens , pour avoir
la consolation de l'embrasser ; il
eut encore le tems de lui donner
les conseils dont il croyoit que sa
grande jeunesse pouvoit avoir be-
soin. Après lui avoir recomman-
dé de ne s'écarter jamais des di-
vins préceptes , il le conjura , sur
toutes choses , de ne point pen-
ser la veille à ce qu'il devoit fai-
re le lendemain. Il mourut en
embrassant son fils , qui n'avoit
pas encore vingt ans accomplis.
Le jeune Dgerberi ne conserva
pas long-tems l'épine de douleur
qu'il auroit dû garder dans son
cœur , en perdant un si bon pere.
Indépendamment des meubles
& des maisons dont il hérita , il
trouva

ORIENTAUX. 291

trouva dans un souterrain de la maison, cinq cens mille Sequins qui remplissoient cinquante vases de dix mille Sequins chacun. Cette somme parut les trésors de l'Inde à un jeune homme qui n'avoit aucune idée des richesses; il se livra donc à toutes les dépenses qui se présenterent; il acheta des femmes pour ses plaisirs, & voulut qu'elles fussent parées avec magnificence; il tint une table ouverte à tous les jeunes gens de son âge, qui lui faisoient continuellement leur cour, & qui nourrissoient sans cesse sa vanité, par les éloges qu'ils donnoient à sa dépense, à sa musique, à la bonté de ses vins, & à la recherche de sa table.

Une telle conduite eut bien tôt dissipé toute la succession. Quand il eut épuisé tous les vases; il

Bb 2 ven-

vendit les maisons de la Ville & de la Campagne , & conserva les femmes le plus long-tems qu'il lui fut possible. Mais enfin il fut obligé de s'en défaire pour achever de payer ce qu'il devoit ; car son cœur étoit affermi sur les colonnes de l'honneur & de la vertu.

Il se trouva donc en peu de tems sans bien , & par conséquent sans amis. Heureusement pour Dgerberi , la nature l'avoit doué d'une force & d'une santé que les plaisirs n'avoient point altérée. Ainsi n'ayant aucune espece de ressource , il se fit Portefaix , & il ne fut pas long-tems sans être préféré à tous ceux qui exerçoient cette profession dans Bagdad , à cause des poids énormes qu'il portoit , de son intelligence & de la gayeté avec laquelle

le

ORIENTAUX. 293

le il faisoit son travail. Car au conseil de son père, qui lui avoit recommandé de ne point penser la veille à ce qu'il devoit faire le lendemain, il ajouta le régime d'oublier le jour ce qu'il avoit fait la veille. Aussi ne fut-il pas longtemps sans être le plus heureux homme de la Ville. Son travail ne lui donnoit aucune peine ; il ne dépendoit plus des plaisirs dont il avoit été l'esclave. Il connoissoit la fausseté des amis ; on le considéroit dans son état ; & il ne travailloit qu'autant qu'il étoit nécessaire pour sa subsistance ; point de femmes ; point d'enfans, & sobre. Il étoit le plus heureux des Musulmans.

En revenant, au milieu de la nuit, d'une maison de campagne, où il avoit porté un ballot, il entendit en suivant les bords

Bb 3 du

du Tigre, la voix d'une femme qui pouvoit être au milieu du Fleuve; elle disoit: Au nom de Dieu, secourez-moi. Le son de cette voix étoit si touchant, que Dgerberi ne balançoit point à jeter promptement ses habits. Il se mit à la nage, & fut assez heureux pour secourir cette infortunée au moment qu'elle se débattoit sur l'eau, & que ses forces étoient prêtes de l'abandonner: Il la porta à terre, malgré la rapidité du Fleuve. Et quand elle fut un peu remise de sa frayeur, elle le pria de l'accompagner jusqu'à sa maison qu'elle lui indiqua. Dgerberi y consentit. Il entendit en arrivant à sa porte des enfans qui pleuroient, & qui demandoient leur mere. Ils entrerent dans la maison; la femme qu'il venoit de sauver parut à
Dgerberi

Dgerberi d'une beauté ravissante ; elle le fit asseoir , fit allumer du feu pour sécher ses habits , & lui conta son Histoire , qu'elle interrompit mille fois , pour lui témoigner l'excès de sa reconnaissance.

Il y a six mois qu'une femme âgée entra dans ma maison , & me dit : Je n'ai jamais manqué d'entendre la prédication que l'on fait dans la grande Mosquée ; mais aujourd'hui il m'est servenu des affaires qui m'ont empêché de faire ma purification : Vous sçavez que je ne puis entrer dans la Mosquée , sans avoir rempli ce devoir ; je vous prie , continuat'elle , de me prêter un pot à l'eau. Je lui accordai ce qu'elle me demandoit ; elle se purifia , se rendit à la Mosquée , & vint ensuite me remercier. Je voulus la rete-

nir à dîner , ne pouvant mieux faire selon moi , que d'attirer dans ma maison une femme qui me paroïssoit si dévote , & que je pourrois engager à prier Dieu pour mon mari qui est absent. Mais elle me refusa , en disant : Ma fille , je prierai Dieu de vous donner la récompense du plaisir que vous m'avez fait ; mais il ne convient point à une femme de mon âge de manger hors de chez elle. Après m'avoir donné mille bénédictions , elle me quitta. Depuis ce tems elle est venuë tous les Vendredis me rendre visite ; elle y vint avant-hier comme à son ordinaire , & me dit : Vous m'avez souvent proposé de passer quelque tems avec vous ; si vous voulez , je répondrai ce soir à votre empressement ; je souperai avec vous , & nous passerons
la

ORIENTAUX. 297

la nuit à prier Dieu pour le retour de votre mari; mais cependant j'y mets une condition, c'est que nous partirons demain de très-bonne heure, & que vous viendrez avec moi dans une maison de campagne, où l'on doit faire les fiançailles d'une de mes parentes. Je me charge encore de vous ramener chez vous. J'acceptai sa proposition: Nous partîmes hier au point du jour, nous trouvâmes un Bateau qui nous attendoit, pour passer le Tigre, & nous arrivâmes dans un endroit peu habité. Un Vieillard décrepit, & très-mal vêtu se trouva à la sortie de notre Bateau, & nous conduisit à une Bergerie, où nous trouvâmes une quinzaine de femmes assemblées. Malgré le bon accueil qu'elles me firent en entrant, tout ce que j'apperçus
me

me donna du soupçon , & me persuada que la Vieille m'avoit trompée. Je lui demandai avec beaucoup d'inquiétude où pouvoit être la nôce qu'elle m'avoit annoncée. Elle m'assura qu'elle se feroit le soir , quand les amans de toutes les filles que je voyois seroient arrivez. Alors , ajouta-t'elle , nous souperons ensemble ; nous boirons du vin ; & vous irez consommer le mariage avec celui qui sera le plus à votre gré. Il ne m'en fallut pas davantage pour me faire comprendre en quel abîme de malheurs cette méchante Vieille m'avoit précipitée. Cependant je contrainis ma douleur , & je cachai mon inquiétude ; mais je m'adressai à Dieu , & je lui dis dans le secret de mon cœur : Vous qui protegez les innocens & les affligés , délivrez moi de
la

O R I E N T A U X. 299

la cruelle extrémité où je me vois réduite. Cette Priere dissipa mon trouble , & je dis à la Vieille avec plus de liberté d'esprit : Je vous suis obligée de m'avoir conduite dans un lieu où j'aurai des plaisirs que je ne pouvois attendre dans ma solitude. Ce discours trompa la Vieille , & nous ne parlâmes le reste du jour que des plaisirs que la nuit devoit amener. Quand le Soleil fut couché , je vis arriver de differens côtés une vingtaine de Voleurs , qui étoient la plupart estropiés. Ils saluerent la Vieille , & lui demanderent pourquoi elle avoit été si long-tems sans les venir voir ; elle s'en excusa sur les soins qu'elle s'étoit donnés pour me procurer à eux. Ensuite elle me présenta , & ils convinrent que jamais elle ne leur avoit amené de femme qui fût

fût plus à leur gré. On servit le souper, & l'on ne me donna point d'autre place que les genoux du Chef, sur lesquels je fus obligée de m'asseoir. Je ne fis aucune difficulté; j'affectai même d'être de très-bonne humeur. J'étois cependant toujours occupée des moyens d'échapper au malheur dont j'étois menacée. Quand je vis que celui auquel j'étois tombée en partage me croyoit autant d'amour pour lui, qu'il en avoit pour moi, je feignis d'avoir besoin de sortir. La Vieille prit un flambeau pour me conduire hors de la maison. Je sçavois bien, me dit-elle, que vous ne seriez pas toujours en colere contre moi; il faut commencer par se fâcher, c'est l'usage; mais demain vous me remercierez encore de meilleur cœur. Je n'ai pas daigné

daigné répondre à cette malheureuse ; mais voyant que j'étois assez éloignée de la maison pour exécuter le dessein que je méditois , j'ai trouvé le moyen d'éteindre la lumière , comme par hazard , & je l'ai priée d'aller la rallumer ; elle y a consenti. Alors j'ai couru du côté où nous étions débarquées. Je n'y étois pas encore arrivée , que j'ai entendu la voix de plusieurs de ces malheureux qui couroient après moi , qui m'appelloient , & qui disoient que l'on ne pouvoit pas leur échapper aussi aisément que je m'en flattois. Ces discours ont redoublé ma frayeur ; j'ai eu recours à Dieu , & je lui ai dit : Mon Dieu , vous connoissez la droiture de mon cœur ; je préfère une mort violente , mais vertueuse , à la douceur d'une vie criminelle.

En

En achevant ces mots , j'ai fermé les yeux ; & me trouvant sur un terrain un peu élevé , je me suis lancée dans le Fleuve. Vous m'avez entendue ; & Dieu s'est servi de vous pour me délivrer. Je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu ; & j'aurai toujours pour vous le même respect que l'on a pour son père. Ensuite elle lui donna un Boetchalik , * & lui présenta cent Sequins , en lui disant qu'elle étoit bien fâchée de ne pouvoir lui offrir davantage. Dgerberi ne voulut pas les accepter. Mais pour ne la pas désobliger , il reçut le Boetchalik , disant qu'il étoit trop heureux que Dieu l'eût choisi pour une si bonne œuvre , & il se retira.

Ce procédé est trop fort aussi , reprit Hudjiadge , pour un Porte-

* Espece de tapis.

Faix ;

ORIENTAUX. 303

Faix ; tu me fais des Histoires incroyables.

Souverain Seigneur , reprit Moradbak , je ne suis pas capable d'en imposer à Votre Grandeur ; mais croyez-vous que la nature regarde les états , pour départir les sentimens ? Que diroit donc Votre Majesté , si elle sçavoit la délicatesse d'un Voleur de profession ? Voyons donc , lui dit Hudjiadge , en se retournant dans son lit.

Ce que je vais vous conter , poursuivit Moradbak , est rapporté dans les Histoires les plus authentiques , & ne peut laisser aucun doute. Dis toujours , interrompit Hudjiadge , qu'importe où tu l'as pris ? Moradbak commença ainsi.

HIS-

HISTOIRE

Du Voleur de Seistan.

LEich étoit un simple Manœuvre de la Province de Seistan ; voyant qu'il ne gagnoit pas assez pour s'entretenir & se nourrir comme il le désiroit , il se joignit à une troupe de Voleurs dont il mérita bien-tôt la confiance par son courage & son adresse. Cette Troupe devint redoutable ; & ces Voleurs enhardis par les succès , formerent le dessein de voler le Trésor du Roy de Seistan , nommé Dirhem fils de Nazir. Ils enfoncerent la porte , & firent des paquets de tout ce qu'ils purent emporter soit en or , en argent , ou en pierreries. Ils étoient au moment de se retirer

rer sans aucun obstacle avec leur butin , quand Leich apperçut quelque chose de brillant qui étoit suspendu au plancher ; il ne douta pas que ce ne fût une pierre précieuse d'un prix infini. Il se donna beaucoup de peine pour la descendre , & reconnut en la touchant avec la langue , que c'étoit une pierre de Sel. Alors il appella ses Compagnons , & leur reprocha le crime qu'ils commettoient. Ils furent étonnés de ses remords ; mais il leur dit : J'ai mangé du Sel du Roy ; & vous n'ignorez pas que le Pain & le Sel , les deux plus grands présens que Dieu nous ait faits , engagent un homme à être fidelle à celui de qui il les a reçus. Ainsi je vous conjure si vous avez de l'amitié pour moi , d'abandonner ce que vous avez volé , comme

je l'abandonne moi-même. Ses Compagnons se laisserent persuader, & fermerent les portes du Trésor sans rien emporter. Le lendemain, le Trésorier étant venu visiter le Trésor, & jugeant par le desordre qu'il y remarqua, que l'on y étoit entré, profita de l'occasion pour faire emporter chez lui tous les paquets préparés. Il courut ensuite chez le Roy & lui dit en s'arrachant la barbe; Sire, l'on a volé votre Trésor; les Voleurs ont profité de la nuit; on fit toutes les recherches possibles; & l'on promit de grandes récompenses à ceux qui pourroient faire connoître les Voleurs.

Leich instruit de ce qui se passoit, se douta de ce qui causoit l'embarras, mais voyant que non-seulement on soupçonnoit
des

des gens innocens , mais que l'on en faisoit tous les jours arrêter. Il fut touché de compassion , & son équité naturelle l'emportant sur le danger qu'il y avoit à découvrir la vérité ; il prit le parti de se présenter au Visir , & de lui dire : Seigneur , je connois ceux qui ont volé le Trésor ; menez - moi devant le Roy ; je sçaurai l'en instruire. Le Visir le conduisit sur le champ ; & Leich lui fit un aveu sincere de tout ce qui s'étoit passé , & finit par dire que le Trésorier avoit sans doute profité d'une occasion qui mettoit son vol à couvert , & jura que si le Roy ordonnoit que l'on visitât ses Maisons ; il engageoit sa tête que l'on y trouveroit ce qui manquoit au Trésor.

Le Roy frappé du discours de Leich , suivit son conseil ; & l'on

trouva qu'il avoit rencontré juste. Le Trésorier fut conduit au Palais ; Dirhem lui reprocha son infidélité, & lui dit : Je te nourris depuis ton enfance ; je te comble de biens ; cependant tu me payes d'ingratitude ; tu m'exposes à condamner des Innocens ; & tu me voles , pendant qu'un Voleur à qui je n'ai jamais fait aucune grâce , & qui n'a mangé de mon Sel que par hazard , a laissé tout ce qu'il avoit pris , & qui plus est , a engagé par son exemple & ses discours , ses Compagnons à ne rien emporter. Le Trésorier ne pouvant rien répondre pour sa justification , fut condamné à mort par le Roy , qui donna sa Charge à Leich. Il répondit à la confiance de ce Prince , & se conduisit avec toute la fidélité possible.

Après

Après avoir exercé cette Charge pendant plusieurs années , le Roy le fit Général de ses Armées ; il s'acquit une grande réputation dans ce nouvel emploi ; & les trois enfans qu'il laissa se distinguèrent par leur courage , & parvinrent au Trône que leurs Descendans ont occupé pendant long-tems.

Je crois , poursuit Morad-bak , que Votre Majesté est à présent convaincue par les sentimens de Leich , que Dgerberi a pu refuser les cent piastres , & si elle a quelqu'envie de sçavoir la suite de son Histoire ; je la raconterai demain. Hudjiadge y consentit ; & le lendemain Morad-bak poursuivit en ces termes :

Dgerberi étoit d'une si grande force , & le travail l'avoit si prodigieusement augmenté que tous
les

les Porte-Faix de la Ville, fâchés de voir qu'il faisoit à lui seul presque tout leur ouvrage, & que tous les habitans attendoient plutôt que de ne pas l'employer, prirent le parti de le venir trouver, & lui dirent : Dgerberî, veux-tu ne plus travailler & demeurer tranquille sans rien faire, nous nous engageons à te donner dix Aspres par jour ; Dgerberî y consentit ; & les Porte-Faix furent exacts à lui donner cette somme ; il en vécut tranquillement, & leur tint parole de son côté ; mais l'oïveté énerva ses forces que le travail avoit entretenues. Son tempéramment s'altéra, & il tomba malade : comme il n'avoit jamais pensé au lendemain ; il fut bien-tôt réduit à la misère, les Porte-Faix le voyant si foible, ne voulurent plus lui donner

ORIENTAUX. 311

donner la somme dont ils étoient convenus ; il eut recours à Dieu dans son malheur. Et pendant qu'il dormoit le Saint Prophète lui apparut tout resplendissant de gloire , & lui dit : Dgerberi , tu n'as été malade que pour n'avoir pas continué d'employer tes forces , & ne les avoir pas rapportées à Dieu : humilie - toi , travaille , & tu les retrouveras. Dès le moment son cœur fut touché , & sa santé fut rétablie ; mais il étoit encore trop foible pour reprendre sa profession avec autant de brillant qu'il l'avoit exercée , & sur-tout pour se vanger des Porte-Faix. Il étoit un jour assis devant la porte du Grand Visir, lorsqu'une femme toute en pleurs vint s'asseoir à ses côtés , pour attendre l'Audience de ce Ministre. Dgerberi lui demanda le sujet

jet de ses larmes. Hélas ! dit elle ; hier on a assassiné mon fils , il est venu tomber à ma porte percé de plusieurs coups sans avoir eu le tems de nommer son Assassin : on m'a assassiné , a t-il dit , en expirant. Il étoit mon unique ressource. Je viens prier le Visir de faire retrouver son Meurtrier , pour ne pas laisser au moins sa mort sans vengeance. Avez-vous quelque éclaircissement à lui donner , lui répondit Dgerberi ? Hélas non , dit-elle ; & c'est ce qui redouble mon chagrin : je suis veuve d'un Marchand ; mon fils étoit jeune ; j'espérois qu'il seroit ma ressource. Le Visir me répondra sans doute , que dans une aussi grande Ville que Bagdad , il est impossible de retrouver le Meurtrier d'un homme qui n'est pas connu. Ecoutez-le avec le respect

ORIENTAUX. 313

respect qui est dû à son état ; mais s'il ne trouve aucun expédient pour vous tirer de peine, dites-lui que Dgerberi, le Porte-Faix, vous a dit que s'il étoit Visir, il sçauroit retrouver le Meurtrier de votre fils. La mere désolée ne compta pas beaucoup sur un aussi foible secours ; cependant elle le remercia. Tout ce qu'ils avoient prévu arriva : le Visir même fatigué des pleurs de cette femme , ordonna qu'on la fît sortir ; mais en tombant à ses pieds , elle lui dit : Seigneur , daignez consulter Dgerberi le Porte-Faix ; & je connoîtrai celui qui a tué mon fils. C'est du moins un éclaircissement que tu me donnes , reprit le Vizir , tu l'accuses donc d'avoir fait périr ton fils ? Non , Seigneur , lui répondit la femme ; mais il m'a dit que s'il étoit Visir , il sçauroit

II. Partie,

D d les

les moyens de retrouver le Meurtrier. Le Visir se tournant aussi-tôt du côté de ses Officiers, leur dit : Allez chercher cet habile homme ; conduisez-le devant moi ; & s'il ne retrouve celui que l'on cherche , il sera puni de façon qu'il ne se persuadera pas une autre fois qu'il en sçait plus que les Visirs du Roy. Les Officiers du Visir ne furent pas long-tems sans amener Dgerberi devant lui. Connois-tu cette femme, lui dit le Visir en le voyant paroître ? Non , Seigneur , lui répondit Dgerberi. Tu connois donc son fils ? encore moins , reprit-il. As-tu quelque connoissance de son Meurtrier ? Je n'en sçais pas plus que vous , poursuivit le Porte - Faix. Comment veux-tu donc le retrouver , lui dit le Visir avec impatience ? Si
j'avois

j'avois votre autorité , ajouta Dgerberi avec un ton d'assurance , je sçaurois demain matin quel est celui qui a tué le fils de cette pauvre femme. Je te la donne jusques-là , reprit le Visir ; & pour en être instruit tu peux ordonner tout ce qu'il te plaira ; mais si tu ne réussis pas , je te promets une bastonade de cinq cent coups. J'y consens , lui répondit le Porte-Faix.

Dgerberi ordonna aussi-tôt à un Officier de Justice d'aller à la Mosquée la plus voisine de la maison qu'habitoit la mere désolée ; & d'y arriver au moment que le jour seroit prêt à tomber ; pour attendre à la porte le Muezin qui crie sur le Minaret , avec ordre de lui donner en sortant quelques soufflets , de lui lier les mains , & de le conduire devant

lui. L'Officier suivit exactement les ordres de Dgerberi.

Quand le Muezin fut en sa présence , il lui fit beaucoup d'excuses de ce qu'on l'avoit maltraité , & voulut qu'on lui donnât dix Sequins pour le consoler. Ensuite il fit retirer tout le monde , & lui ordonna de dire à tous ceux qui lui demanderoient , pourquoi on l'avoit arrêté , qu'il avoit été pris pour un autre. Mais il lui recommanda sur toutes choses d'appeler à la Priere pendant la nuit , & de descendre aussi-tôt du Minaret , pour répondre à ceux qui viendroient sçavoir , pourquoi il avoit appelé à une heure aussi induë , avec ordre de bien remarquer celui qui viendrait le premier lui faire cette question.

Le Muezin se retira très-content , & fit tout ce qui lui avoit été
été

été ordonné. Il n'eut pas plutôt appelé à la Priere, qu'un jeune homme accourut à lui, & lui demanda pourquoi on l'avoit arrêté la veille. Le Muezin lui répondit simplement qu'on l'avoit pris pour un autre. Quand on eut rendu compte à Dgerberi de ce qui s'étoit passé, il se fit amener le jeune homme qui avoit témoigné une si grande curiosité, & lui fit donner une si forte bastonade qu'il avoua dans le plus grand détail, de quelle façon il avoit assassiné celui que l'on avoit trouvé mort, il ajouta que la crainte d'être découvert le rendant attentif à tout ce qui se passoit d'extraordinaire, l'avoit engagé à venir s'informer du motif qui avoit fait annoncer la Priere à une heure induë, tout lui étant suspect, après le crime qu'il avoit

commis. Dgerberi suivant la Loi, livra à la mere le meurtrier de son fils, & elle demanda sa mort qui lui fut accordée.

Le Visir frappé de l'esprit & du jugement de Dgerberi, voulut sçavoir son Histoire ; il la lui conta ; & ce Ministre lui reprocha d'avoir embrassé une profession aussi vile que celle de Portefaix, & le détermina à se mettre dans les Troupes que le Calife envoyoit contre les Guebres. Il étoit bien aise d'avoir l'air de récompenser le mérite, pendant qu'il éloignoit de la Ville un homme que le Calife pourroit approcher de sa personne & des Charges, si jamais il en entendoit parler.

Dgerberi fit des prodiges de valeur & de force dans les Campagnes qu'il fit contre les Guebres.

ORIENTAUX. 319

bres. Mais se confiant trop en son courage, il fut fait prisonnier ; & dans le tems que ses ennemis déliberoient sur le genre de mort qu'ils lui feroient éprouver, pour se vanger de tous les maux qu'il leur avoit faits, après avoir dit le cent quinzième Chapitre de l'Alcoran, il brisa ses chaînes ; il étouffa le Geolier qui voulut s'opposer à sa fuite ; & dans la crainte de retomber entre les mains de ses ennemis, il se jeta dans les déserts, où il vécut longtems de fruits & de racines. Enfin il se trouva dans une Forêt, sur le bord de la Mer, & monta sur un Arbre pour dormir en sureté, & se garentir des bêtes féroces qui auroient pû l'attaquer.

Quand la nuit fut venuë, il vit sortir de la Mer un Taureau noir,

D d 4 qui

qui faisoit des mugissemens épouvantables, & qui s'approcha de l'Arbre sur lequel il étoit monté. Il lui fut aisé de remarquer que ce terrible animal laissa tomber de sa bouche une pierre qui éclaira toute la Forêt, & qui lui servit à choisir les herbes qui lui convenoient le plus, comme le Safran & les Hyacinthes. Dgerberti qui avoit été élevé au milieu des pierreries dont son pere avoit fait un grand commerce, ne douta point que ce qu'il voyoit ne fût une véritable Escarboucle, pierre précieuse & rare, dont il avoit si souvent entendu parler, sans en avoir jamais vû; & frappé de l'éclat & de la grosseur de celle-ci, quand il fut un peu remis de la frayeur que le Taureau noir lui avoit causée, il ne fut plus occupé que des moyens de s'emparer

ORIENTAUX. 321

s'emparer d'une aussi grande merveille.

Quand le jour parut, le Taureau noir reprit la pierre, & entra dans la Mer. Dgerberi descendit de l'Arbre, fit sa priere, cueillit des fruits, & se rendit sur le bords de la Mer, où il détrempa de la terre, qu'il eut soin de porter sur l'Arbre où il avoit dormi la veille. Le Taureau noir vint comme le premier jour. Il posa la pierre à terre; & quand il fut un peu éloigné pour chercher les herbes qui étoient le plus à son goût, Dgerberi jetta sur la pierre la bouë qu'il avoit amassée. Le Taureau ne voyant plus de clarté, se précipita dans la Mer, après avoir fait des mugiffemens affreux; & Dgerberi s'empara de l'Escarboucle qui n'avoit pas sa pareille dans le monde.

Dgerberi

Dgerberi content de cette fortune , ne pensa plus qu'à revenir dans sa Patrie. Il fut assez heureux pour trouver un Vaisseau qui le conduisit à Ormus ; il traversa toute la Perse ; & sçachant que le Roi de Perse étoit fort curieux de Pierres précieuses , & qu'il en rassembloit de tous les côtés de l'Univers , il se fit annoncer comme un homme qui devoit lui faire voir le plus beau morceau que l'on eût jamais vû. Ce Prince étoit alors avec un Marchand de Balsora , qui l'étonnoit par la magnificence , la beauté & la quantité des Pierreries qu'il lui faisoit voir. Le Roi bien aise de confondre la vanité d'un Marchand qui se faisoit annoncer d'une façon si pompeuse que Dgerberi , dans le tems qu'on lui montroit ce qu'il croyoit de plus beau

ORIENTAUX. 323

beau dans l'Univers , ordonna
que l'on fit entrer Dgerberi. Il
parut précisément lorsque le
Marchand de Balsora lui disoit :
Votre Majesté ne doit point être
étonnée , si je lui montre tous
ces chef-d'œuvres de la Nature.
Quand elle sçaura de quelle fa-
çon ils me sont parvenus , elle
trouvera la chose toute simple.
Le Roi lui ayant témoigné qu'il
seroit bien aise de sçavoir com-
ment il avoit rassemblé tant de
richesses , le Marchand prit ain-
si la parole : Mon pere étoit pau-
vre , & Pêcheur de profession ;
nous étions avec lui , mes trois
freres & moi , dans son Bateau ;
nous jettâmes nos filets , après
avoir invoqué le grand Prophète,
pour avoir une pêche favorable ;
& ce fut avec une peine infinie
que nous les retirâmes , tant leur
poids

poids étoit énorme. Enfin , nous parvînmes à les tirer à terre ; & notre surprise fut extrême en apercevant un Poisson qui avoit la figure humaine. Mon pere nous proposa de le porter à la Ville , & de le montrer au peuple pour de l'argent ; mais cet homme marin , après nous avoir regardé comme s'il nous avoit entendus , nous étonna beaucoup quand il prit la parole : Je suis , nous dit-il , un habitant des eaux, & créature de Dieu tout comme vous ; donnez-moi la liberté ; n'abusez point du sommeil qui m'a fait tomber dans vos filets ; si vous m'accordez cette grace , je ne vous demande que très-peu de tems pour vous apporter de quoi faire une fortune *considerable*. L'homme marin nous attendrit par ses prieres ; jura par le grand

ORIENTAUX. 325

grand Dieu qu'ils étoient douze mille Musulmans dans la Mer, & qu'il alloit en engager un grand nombre à la recherche des présens qu'il vouloit nous faire pour reconnoître l'obligation qu'il nous auroit, de lui rendre la liberté. Enfin, nous consentîmes à ce qu'il nous demandoit. Il nous dit adieu, en nous priant de nous trouver deux jours après au même endroit où nous étions; & nous le vîmes aussi-tôt se plonger dans la Mer. Nous revînmes au jour marqué, & nous fûmes exacts au rendez-vous. L'homme marin parut, suivi de plusieurs autres hommes de son espece, qui même avoient l'air très-soumis devant lui. Ils étoient chargés d'une prodigieuse quantité de Pierreries que nous présenta l'homme à qui nous avions donné

né

né la liberté. Les Pierres que vous voyez sont de ce nombre ; nous avons quitté notre métier de Pêcheur, après avoir établi notre pere, de façon que rien ne lui puisse manquer ; mes trois freres & moi nous avons partagé en quatre lots tout ce que l'homme marin nous a donné ; nous avons entrepris le Commerce de Joüailliers dans les différentes Villes que nous avons choisies pour notre établissement. La beauté des Pierreries prouve la vérité de cette Histoire, reprit le Roi avec admiration ; & se tournant du côté de Dgerberi, il lui dit : Que répons-tu à ce que tu viens de voir & d'entendre ; sans doute que l'examen de tant de richesses t'empêchera de montrer la Pierre que tu m'as fait annoncer avec tant d'éloge. Sire ,
lui

ORIENTAUX. 327

lui répondit Dgerberi , quand je n'aurois pas promis à Votre Majesté de lui faire voir une des merveilles du monde , cette Histoire & toutes les Pierreries que je vois m'y auroient engagé. Les aventures de ce Marchand , & les miennes , prouvent que le hazard est plus favorable pour faire trouver les plus belles choses que les recherches les plus pénibles. Alors il montra son Escarboucle merveilleuse. Le Roi en fut ébloui ; le Marchand de Balfora renferma promptement toutes ses Pierreries , & se retira. Dgerberi dit au Roi : Prince , ce morceau devant appartenir sans doute au plus grand Roi de la terre , ne doit point sortir de votre Cour ; je supplie Votre Majesté de l'accepter , & je suis trop heureux que la fortune m'ait choisi

choisi pour vous le présenter ; Le Roi flatté de son discours , & touché de sa générosité , dit à son Visir de lui donner d'abord cinq cens mille dragmes d'argent , mille pieces de Brocard , deux Chevaux , & dix Vestes d'honneur. Ce n'est pas le tout , dit le Roi. Je veux sçavoir de quelle façon cette superbe Escarboucle est tombée entre tes mains. Non-seulement , Votre Grandeur le sçaura ; reprit Dgerberi , mais tout ce qui est arrivé à un de ses plus fideles Esclaves , si elle a la complaisance de lui donner un moment d'audiance. Le Roi y consentit. Il lui dit exactement ce que je viens de raconter à Votre Majesté ; & le Roi charmé de tous les bons sentimens qu'il découvrit en lui , ne voulut plus s'en séparer , & le fit son Visir , le sien
ne

ORIENTAUX. 329

ne lui convenant plus pour quelque raison particulière. Il posséda cette Charge pendant long-tems, la remplit avec honneur, & la garda jusqu'à la mort. J'approuve fort le choix de cet ancien Roi de Perse, dit Hudjiadge, & je crois qu'un homme éprouvé par le malheur, & qui a toujours conservé son ame dans une parfaite égalité, est digne de gouverner l'Univers. Je voudrois être assez heureux pour trouver un pareil Ministre.

Moradbak charmée du discours du Roi, saisit cette occasion de marquer sa reconnoissance au Sage Aboumelek, & de le tirer des fers : Seigneur, lui dit-elle, Votre Majesté possède un pareil trésor. Si votre Esclave, ajouta-t'elle, en se jettant à ses pieds, a trouvé grace devant vos

II. Partie. *Ee yeux,*

yeux , daignez rendre la liberté à Aboumelek qui languit depuis dix ans dans les fers. C'est à lui , Seigneur , que vous devez le calme heureux qui paroît regner dans vos sens. Depuis que j'ai eu le bonheur de paroître devant vous , c'est lui qui m'apprend chaque jour ce que je dois raconter à Votre Majesté. Hudjiadge se rappelant alors le souvenir d'Aboumelek , se reprocha d'avoir opprimé ses vertus ; il se repentit aussi de toutes les cruautés qu'il avoit exercées ; mais il ne fut pas moins touché de la reconnaissance de Moradbak : Ta beauté , lui dit-il , avoit déjà fait impression sur mon cœur ; ta vertu vient de te le soumettre entièrement. Les Archives de l'ancienne Perse ajoutent que le Roi Hudjiadge ne se gouverna plus que
par

ORIENTAUX. 331
par les conseils d'Aboumelek &
de Moradbak, qu'il la fit pla-
cer sur le Trône, qu'il l'épousa
dans toutes les formes, & qu'il
dormit.

FIN.

T A B L E

des Contes du Tome second.

H istoire de Damaké, Page 1	
H istoire d'Imadil Deulé & du Tailleur,	7
H istoire du Vizir & du Potier,	10
H istoire d'un Lama & d'une fille Tartare,	17
H istoire du petit Poisson,	53
H istoire du Poignard,	64
H istoire de la Dive Malika- tada,	71
H istoire de Jaya,	79
H is-	

TABLE.

<i>Histoire d'un Derviche ,</i>	104
<i>Histoire du Marchand de Bagdad ,</i>	111
<i>Histoire de la Corbeille ,</i>	158
<i>Histoire de Gulsoum & du Roy des Génies ,</i>	255
<i>Histoire du Porte-Faix ,</i>	289
<i>Histoire d'une Femme de Bagdad ,</i>	295
<i>Histoire du Voleur de Seistan ,</i>	304
<i>Jugement de Dgerberi ,</i>	313
<i>Histoire du Taureau noir ,</i>	319
<i>Histoire des Pêcheurs ,</i>	323
<i>Conclusion de l'Histoire de Moradbak ,</i>	329

Fin de la Table.